

Marcelle Alix

galerie

4 rue Jouye-Rouve
75020 Paris
France

t +33 (0)9 50 04 16 80
f +33 (0)9 55 04 16 80
demain@marcellealix.com
www.marcellealix.com



Louise Hervé & Chloé Maillet

Presse 2009-2012



ELYSEE 2012

Le Journal des Arts

L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

UN VENDREDI SUR DEUX | Numéro 367 | Du 13 au 26 avril 2012

FRANCE 5,90 € | BELGIQUE 6,50 € | SUISSE 9,5 CHF

Gothique Feuilleton lorrain

À Delme, l'exposition de Louise Hervé et Chloé Mailliet se lit à la lumière du récit qu'en offre chaque semaine le quotidien local

LOUISE HERVÉ ET CHLOÉ MAILLIET, ATTRACTION ÉTRANGE, jusqu'au 13 mai, centre d'art contemporain La Synagogue de Delme, 33, rue Poincaré, 57590 Delme, tél. 03 87 01 43 42, du mercredi au samedi 14h-18h, dimanche 14h-18h, www.lac-synagogue-delme.org. Livre d'artiste à paraître fin 2012 en collaboration avec la galerie Marcelle Alix.

DELME ■ La cristallisation amoureuse chère à Stendhal a trouvé son terrain d'étude dans le Saulnois, « pays du sel ». Invitées à la Synagogue, le centre d'art contemporain de Delme (Moselle), Louise Hervé et Chloé Mailliet, familières de l'endroit puisqu'elles ont été accueillies en résidence en 2008 non loin de là, à Lindre-Basse, se plaisent à y mettre en scène l'histoire locale. De ce contexte minier le duo a su tirer le sel pour échauffer un récit qui n'en manque pas...

Nées toutes deux en 1981, Louise Hervé et Chloé Mailliet ont commencé à travailler ensemble en 2001, la première étant issue de l'École nationale supérieure d'arts

de Paris Cergy quand la seconde est docteure en anthropologie historique (École des hautes études en sciences sociales). Comme pour leurs films ou leurs performances (1) où elles apparaissent le plus souvent vêtues d'un tailleur noir et les cheveux en chignon, offrant au public une visite guidée ou une conférence aussi érudites que riches en digressions, dans la filiation d'un Raymond Hains (dans l'esprit) ou d'un Éric Daycaerts (dans la forme), elles n'ont encore été que peu exposées au travers d'objets uniquement. Au Frac Champagne-Ardenne à Beims, une forme intermédiaire était proposée l'automne dernier, avec un médiateur disant un texte lié à leur belle intervention en trompe l'œil sur les murs de la chapelle de l'ancien collège des jésuites (2).

Genre rocambolesque

À Delme, les artistes s'effacent derrière le drôle de feuilleton qu'elles ont imaginé dans la grande tradition pour le quotidien *Le Républicain lorrain* et dont les épisodes successifs y sont publiés chaque jeudi tout au long de l'exposition. Enchâssant, dans une veine gothique, un récit dans



Louise Hervé et Chloé Mailliet, vue de l'exposition « Attraction étrange » (détail), La Synagogue de Delme, 2012. Photo © D. H. Dorcy

un autre, *Attraction étrange* nous emmène à la suite de « la Ghita » visiter une mine de sel dont les grottes forment les niches de reconstitutions historiques. Règne et Étienne, touristes, y croiseront la figure vengeresse de l'orfèvre renaissant Benvenuto Cellini ou celle, prestigieuse, de Pythagore. Au fur et à mesure de la parution des épisodes, les pages du journal viennent se glisser sous un presse-papier de verre conçu d'après la modélisation en bois de différents cristaux de sel par Pastreut. Un dispositif de lecture qui court le long des murs de la grande salle

du rez-de-chaussée. À l'étage, le duo, qui affectionne les réserves des musées et particulièrement leurs « objets mésésimés », a disposé sous vitrine un ensemble de pièces d'époque romaine ou liées à l'extraction du sel, objets rapportés des collections archéologiques

ATTRACTION ÉTRANGE

→ Commissaire de l'exposition : Marie Cozette, directrice de la Synagogue

→ Partenariats avec le CIM - Centre international d'art verrier de Moisanthal et Le Républicain lorrain

de Delme, ainsi que des musées du sel (Marsal) et barrois (Bar-le-Duc). Associés de manière anachronique mais en lien avec la narration, poignards, « crâne avec des marques de coups », plaques-boucles, fioles et iguane naturalisé fournissent ici le support matériel aux images mentales nées de la lecture du texte d'*Attraction étrange*. Et le visiteur de tenter d'en deviner le dénouement, probablement scabreux, à l'aide des indices qui lui sont livrés avant l'heure.

Pourtant, si tous les ingrédients d'une histoire rocambolesque sont réunis, celle-ci semble demeurer en attente d'un corps ou d'une voix qui lui conférerait un supplément de « présence ». Ce sera chose faite le 22 avril avec la lecture du texte par un comédien sollicité tout spécialement à cet effet par les artistes.

Françoise Chaloin

(1) Ainsi à Paris au Plateau Frac de France en 2010, dans le cadre de « Prisonniers du Soleil », second volet d'une trilogie conçue, ou au Théâtre de Chaillot en 2011.

(2) « Ou l'on incendie le diorama », 23 sept.-30 oct. 2011.



LES ÉNIGMES DE DELME

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

— Le fantôme de Rouletabille aurait-il fait escale en Lorraine ? Cela expliquerait en tout cas un mystère : depuis un mois et demi, le quotidien local, *Le Républicain Lorrain*, voit ses colonnes investies par un drôle de roman-feuilleton. Nom de code : *Attraction étrange*. Le texte l'est tout autant. Qui saurait expliquer l'irruption entre deux faits divers de cette écriture fleurie, ultra-rocambolesque et très XIX^e ? Les lecteurs du journal, que l'on dit accros au récit, doivent faire le voyage jusqu'au petit village de Delme pour résoudre l'énigme. Ils y trouveront une petite synagogue, transformée en centre d'art : c'est là que les artistes Louise Hervé & Chloé Maillet ont ourdi ce délicieux complot médiatique. Certains auront vu à Paris leurs stupéfiantes conférences-performances. L'une commence une phrase, l'autre la finit. La blonde enclenche, la brune déclenche, et le récit halluciné ne se clôt jamais. Elles y entremêlent tous leurs motifs de recherche : le roman gothique, les films gore et autres séries Z, l'histoire des dinosaures et les explorations de musées oubliés, voire miteux. Conteuses hors pair, en tailleur volontairement désuet, les deux donzelles savent tenir leur auditoire en haleine. Le même phénomène se produit avec leur exposition. Le principe en est simple, l'effet sur l'imagination redoutable. Au rez-de-chaussée, les éditions du quotidien qui publie leur feuilleton. Cinq épisodes ont pour l'instant été dévoilés, restent six à dévorer. Où des mines de sel se transforment en train fantôme, où le Colisée brûle, où Pythagore réapparaît, où le cataclysme menace, où l'amour naît et croît comme chez Stendhal. Des cristaux taillés dans le verre servent de presse-papier : ils introduisent au motif essentiel du roman, la cristallisation stendhalienne. Leur forme est dictée par les cristaux de bois dont Pasteur se servait comme outils pédagogiques. Le reste de l'espace est vide ; c'est à l'étage qu'il est saturé, par deux vitrines truffées d'objets. Une liste suffit à en dire la bizarre poésie : un crâne blessé, des sels gemmes, des bagues et boucles mérovingiennes, une chaussure chinoise, des silex, une



Vue de l'exposition « Louise Hervé et Chloé Maillet, *Attraction Étrange* » à La Synagogue de Delme. © D. R.

seringue courbe, une copie de plâtre d'Osiris, une autre d'Isis, un flacon d'ammoniaque dangereux, des carreaux de pavements du XV^e siècle, un nid de chardonneret, une momie de bébé crocodile, un mortier à fard, du sérum ferrugineux... Et tant d'autres curiosités, que Louise Hervé & Chloé Maillet sont allées dénicher dans trois musées de la région : les réserves du musée de Bar-le-Duc, le musée du sel de Marsal, et la vitrine archéologique qui orne le hall de la mairie de Delme. Pas assez d'indices ? Concentrez-vous, c'est alors que l'enquête prend tout son sel. Car en relisant les différents chapitres d'*Attraction étrange*, les liens entre les objets du double cabinet et les aventures des héros deviennent évidents. Enfin, parfois. Ni strictement illustratifs, ni foncièrement métaphoriques. La vitrine se lit comme un roman-collage, permettant à l'imagination de partir. C'est lors d'une résidence de trois mois à Delme, l'an passé, que les artistes ont conçu ce récit en mille-

Conteuses hors pair, en tailleur volontairement désuet, les deux donzelles savent tenir leur auditoire en haleine. Le même phénomène se produit avec leur exposition

feuilles. Elles ont eu l'intelligence de s'ancrer dans ce territoire, sans jamais faire de compromis sur leur œuvre. « Nous aimons travailler sur de véritables sources, archives et documents, pour ensuite assembler des champs très différents de la connaissance, les "déhierarchiser", et engendrer ainsi un récit », résumant-elles. Un livre devrait voir le jour à la fin de l'exposition. Et non, on ne vous dévoilera pas la fin ! ■
LOUISE HERVÉ ET CHLOÉ MAILLET, *Attraction Étrange*, jusqu'au 13 mai, centre d'art contemporain La synagogue de Delme, 33, rue Poincaré, 57590 Delme, tél. 03 87 01 43 42, www.cac-synagoguedelme.org

YIA

GALERIE ALAIN GUTHARC - GALERIE ANNE BARRAULT
GALERIE ANNE DE VILLEPOIX - GALERIE BERTRAND GRIMONT
GALERIE CLAUDINE PAPILLON - GALERIE LAURENT GODIN
GALERIE OLIVIER ROBERT - GALERIE PATRICIA DORFMANN
GALERIE PERROTIN - GALERIE POLARIS
GALERIE YVON LAMBERT - SEMIOSE

YIA - Young International Artists



Louise Hervé
et Chloé Maillet

Chercheuses d'histoire.

L'une commence une phrase, l'autre la finit. Louise Hervé et Chloé Maillet sont des narratrices hors pair. Pas de ces conteuses traditionnelles qui endorment l'entendement; plutôt des demoiselles sans confort (intellectuel). Dans ses performances, ce duo de trentenaires mène ses histoires vers des dérives insolentes; il fait s'entrechoquer mille sciences. Du roman gothique à la série Z, elles s'emparent de toutes sortes de connaissances. Et leur science du collage verbal confine au délire. Elles imaginent leurs travaux comme les conférences que pourrait livrer un savant fou bicéphale. Avec assez de blancs et de mystère pour que le discours reste poreux et laisse le spectateur y immiscer son imaginaire. Chacune de leurs interventions est unique, creusant l'archéologie

d'un lieu, qu'elles viennent frictionner de leurs obsessions: « Toutes nos œuvres s'inscrivent dans un fil continu, qui est porté par des recherches de terrain d'un type quasi anthropologique », résumant-elles. Lier l'histoire d'un dinosaure brésilien à la théorie de la cristallisation amoureuse de Stendhal, comme elles le font à la galerie Marcelle Aix dans le cadre de la FIAC? Rapprocher un film d'horreur des années 1930 de la théorie du chaos? Filmer un péplum autour du personnage de Pythagore? Rien ne leur fait peur, tant elles aiment provoquer des chocs narratifs, et déambuler sur la frontière entre faits et fiction. Chercheuses dans l'âme: l'une a été formée à l'école d'art de Cergy, et a englouti toute la littérature anglaise, l'autre a étudié l'anthropologie, et se passionne pour le Moyen Âge. « Nous aimons travailler sur de véritables sources, des archives et documents, pour ensuite assembler des champs très différents de la connaissance, les délégitimer, et engendrer ainsi un récit. » A deux voix, bien sûr.





No.830 du 26 octobre au 1^{er} novembre 2011

les inRockuptibles

expos

vernissages

palimpseste

Il est le dernier artiste invité du palais de Tokyo deuxième génération, avant la réouverture officielle au printemps. Circoscrite à l'espace de l'ancien auditorium, cette exposition curatée par l'artiste suisse John M Armleder "superpose" les œuvres d'une trentaine d'artistes.

Jusqu'au 21 décembre au palais de Tokyo, Paris 67, www.palaisdetoky.com

fragments

Une exposition par bribes qui s'inscrit dans un régime de correspondances, voilà à quoi ressemble cette deuxième expo en galerie de Mark Geffraud. Parmi les pièces qu'il présente : la première étape d'un projet de construction de maison, à partir du 17 octobre à la galerie Gagosy Paris 17, www.gagosy.com

échantillons

Le Californien Aaron Young présente à la galerie Almine Rech plusieurs œuvres relatives à l'imaginaire américain. Entre autres, un "tag painting" et une peinture inspirée par le slogan inscrit sur le porte-avions depuis lequel George W. Bush annonça la victoire contre l'Irak.

Jusqu'au 22 décembre à la galerie Almine Rech, Paris 17, www.alminerech.com

N2 les inrockuptibles 26.10.2011



Du trompe-l'œil, considéré comme un des grands arts du XIX^e siècle, il s'agit de la chapelle.

trompe la mort

Au cours d'une performance orale consistant en trois récits documentaires, le duo **Chloé Maillet & Louise Hervé** s'épouvante dans une chapelle de la disparition des trompe-l'œil. Visite hantée.

Moment étrange que celui "où l'on incendie le diorama", titre de la nouvelle performance de Chloé Maillet & Louise Hervé. Leur performance - terme inadéquat tant celui-ci convoque le corps, l'action et l'exubérance, alors qu'il n'y a rien de tel dans le travail de ces deux jeunes femmes posées et discrètes - consiste en trois discours différents adressés aux visiteurs de la chapelle de l'ancien collège des Jésuites à Reims, l'autre lieu d'exposition du Frac, situé juste à côté. Trois discours énoncés sur le mode de la visite commentée, avec la gestuelle polie qui sied au genre ainsi que l'érudition (dates clés, éléments biographiques, anecdotes historiques) de tout bon guide qui se respecte.

Ces trois discours cependant ne portent qu'en partie sur la chapelle elle-même et plus essentiellement sur l'usage du trompe-l'œil dans des chapelles. Celle de Bry-sur-Marne, où Daguerre installa le premier diorama, un procédé où la peinture et la lumière se conjuguèrent pour créer l'illusion de la profondeur ; celle, terrifiante, du film Le Prince des Nébées de John Carpenter en 1987, sans oublier celle où on se trouve, à Reims, où vient de s'allumer une lumière rouge ou verte ou bleue suivant le discours, petit dispositif de mise en scène signalant le début de la performance. Au cours de celle-ci, les artistes auront recours à un autre accessoire luné, un miroir ou une carte postale, toujours selon le discours.

Le dispositif ne tient donc à rien, qu'à la faconde, au verbe et au bavardage. Et puis,

quand même, à l'observation du lieu d'où on parle, au focus fait sur un élément de scénographie, cette peinture de pierres en trompe l'œil qui habille les parois de la chapelle. Elle est visitée surtout aux endroits anciennement recouverts par des tableaux. Louise Hervé & Chloé Maillet l'ont refaite en partie. Il a fallu nous mettre le nez dessus pour voir cette double supercherie picturale.

Bref, de quoi on inrockuptible parle ?

On l'aura compris, de décors illusionnistes, dioramas, effets spéciaux en Technicolor (chez Carpenter), de l'utilisation de papiers gothiques trompeurs par Horace Walpole (vers la fin du discours rouge) et de plein d'autres dispositifs du genre. Qui ont en commun aussi d'être révolus et d'avoir été renvoyés aux oubliettes. Chacun des trois discours s'achève d'ailleurs sur une traite fin : celle du Technicolor "définitivement abandonné au début des années 1970" ; celle du film de Carpenter, où l'ouverture de la chapelle correspond à "la fin du monde", et celle du diorama de Daguerre, "brûlé en 1839, et jamais reconstruit".

On a donc assisté à une performance orale, empreinte de nostalgie, contant, dans une chapelle désaffectée muée en lieu d'expo, comment l'illusion n'est plus de ce monde, est un vieux souvenir, est limitée à de pauvres reliques. Écoutez, il n'y a plus rien à voir. **Judicait Lavrador**

Où l'on incendie le diorama jusqu'au 30 octobre au Frac Champagne-Ardenne, 1, place Musée, Reims, tél. 03 26 85 79 32, www.frac-champagneardenne.org



a contemporary magazine / ISSUE 12 / fall 2011

KALEIDOSCOPE



Photography: Christopher
Parker for Project 329, 2011
Styling: Christopher Parker
and Project 329, 2011

HOW HANGLE
UMI ARAN
STATE OF THE ART BODY
BERNADETTE CORPORATION
LOUISE HERVE & CHLOÉ MAILLET
CARLO MOLLINO

Kaleidoscope
Octobre 2011



LECTURE CULTURE



Keeping pace with the pervasiveness of storytelling in the postmodern era, the "discursive turn" is all the rage among French artists, including **LOUISE HERVÉ & CHLOÉ MAILLET**, whose witty practice addresses the different incarnations of illusion and spectacle.

words by
LUCA CERIZZA

RP photos: Aurélien Miot



COLUMNS: MAPPING THE STUDIO



ABOUT THIS COLUMN

In every issue, LUCIA CIRIOZZA visits an artist's studio in order to analyze methods and practices of art production, and understand the art scene of a city through the eyes of someone who lives and works there.

ARTIST'S BIO

GUY-HERVE & OLIVIER MAILLET (b. 1961) live and work in Paris. Their work has been presented in solo-exhibitions at ERIC Chapoye Anderson, Basso, FINE, Paris, Marcella Airo, Paris and Karen Ross, London. They have also been featured in group exhibitions at FRAC Nord Pas de Calais, Douaique, the Galerie de Centre Culturel Français, Milan, Palais de Tokyo et Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Paris and various Kunstvereine, Austria.

CURRENT & FORTHCOMING

In 2011, **HERVE & MAILLET** will present a performance at Kunstverein Braunschweig. A solo exhibition of their work will be held at the Serpentine de Delme, France.

"The art of storytelling is coming to an end," wrote Walter Benjamin in the opening section of his essay "The Storyteller: Reflections on the Works of Nikolai Leskov." Published in October 1936, the essay is a touchstone for any consideration of narration and storytelling. His central argument is that the art of storytelling is in peril due to specific historical developments: the crisis of the very concept of experience, whose transmission is at the core of the art of storytelling; the decay of the economic system that created and transmitted oral forms of narration (the sedentary and slow condition of artisanal activity); the rise of the modern novel; and, finally, print journalism's diffusion of unexampled amounts of information.

More than seventy years after the initial publication of his essay on Leskov, one cannot but notice that Benjamin missed some of his targets. Because he did not recognize the moral ambiguity of narration, he could not connect the rise of Nazism to the party's ability to seduce the masses with captivating narratives. In his

defense, he could not have foreseen that, because of the technological and social developments of our times, storytelling would be increasingly relevant, spreading into seemingly unrelated facets of social life, like politics and marketing. If the postmodern era has witnessed the fall of the grand narratives, it is no less a time of pervasive and continuous storytelling.

In recent years, narrative has also become one of the central themes in visual art, which artists have employed to engage in a dialogue about the very definition of visual art. By conceiving of their work more as an oral and spoken creation than a visual one, some artists question the identity of the work of art and authorship, while for others the narrative forms themselves are the preferred media for their work. It is a transnational phenomenon, but the French art scene seems particularly keen on what can be called the "discursive turn." The recurrent use of the written and spoken language, using forms like the lecture, conference and guided tour, characterizes the



COLUMNS: MAPPING THE STUDIO



**Kaleidoscope
Octobre 2011**



COLUMNS: MAPPING THE STUDIO

work of such artists as Alex Cechemi, Jochen Dehn, Benoît Mairé, Mark Geffriaud and Louise Hervé & Chloé Maillot.

Hervé & Maillot in particular focus on the activity of storytelling, relying on narrative forms derived from videos, films, radio-dramas, lectures and guided tours. More generally, the core of their interest is the different incarnations of spectacle. Hervé & Maillot's work is an investigation of the forms used by humankind to capture attention, to create illusion, to seduce the listener as the spectator. With a humorous and witty touch, they scrutinize radio, cinema, visual art and storytelling in order to underline their seductive potential. They do so through careful and in-depth research, a practice that perhaps reflects their study of art history. In fact, the two met while attending preparatory classes to enter the *Grandes Écoles* and, in July 2001, they founded an association called I. I. I. I. (International Institute for Important Items) as a platform for their projects in various fields and a production company for their films.

Hervé & Maillot consider Google an important tool and source of materials and stories, but they also remain staunchly loyal to the book. So it was no surprise that the duo arranged to meet me in front of the Bibliothèque de l'Arsenal in Paris. The wooden, elegant rooms of this small historical library (which still hosts the weekly meeting of the *Oulipo* members) function as a second workspace, along with Chloé Maillot's apartment. Like another French duo, Boveard and Picouet, the main characters of Gustave Flaubert's last, unfinished novel, H&M (which hereafter will stand for the artistic duo and not for the clothing brand) are attracted to the book's capacity to contain various forms of knowledge and its ability to reveal new worlds. But if H&M were trying to apply knowledge acquired in books to the real world outside them, H&M superimpose and link together different layers of knowledge and narrative in order to create new narratives. As careful collages of apparently minor and insignificant information and stories, H&M's narratives combine historical episodes, cultural facts, scientific discoveries and biographical details in new scenarios and extravagant plots. A recent performance at the Castello Sforzesco (a Renaissance castle located in Milan) featured Saint Ambrose, patron saint of the Milan, Henri-Marie Beyle (Stendhal), horror movie director Dario Argento and a plot in which emotional and sentimental details are given the same importance as historical facts.

If H&M's stories are assembled in a fashion that reminds us of traveling through the Internet, they are also like maps we can use to reorientate ourselves in the labyrinths of history and discover surprising new trajectories. Acting as museum guides in the rooms of culture, H&M use the fragments left over from the full of history to create new stories.

As they told me about their latest project, *Restoration totale*, a 30-minute radio drama, I detected the same compelling rhythms and alternation of voices that is peculiar to their performances. Broadcast on April 10, 2011 on France Culture (a branch of Radio France), *Restoration totale* is a fictional story in the form of a radio program, revolving around the difficult restoration an archive of old radio transmissions. As in their video *Un projet important*, H&M draw clichés and ideas from science-fiction imagery to develop a story that actually ends with the archive's triumph over the living. In this work, the idea of a future dominated by the archival dimension symbolizes our dubious capacity to store and control the immense amount of information and data that we have at our disposal everyday. H&M belongs to a generation of artists that has found this informational surplus to be at once a useful source for research and intimidating Moloch, whose ambiguity one must eventually confront.

In "Où l'on incendie le diorama," their first solo show in an institution, opening September 22 at La Chapelle (Frac Champagne-Ardenne, Reims), H&M explore opportunities to entertain, move and seduce the spectator, investigating forms of illusion and

spectacle. The show will take place in the rooms of an old Jesuit chapel and is conceived as a series of three lectures. In front of a *trompe-l'œil* painting of a stone wall, commissioned by H&M, a guide will tell three short stories written by the artists. The first one focuses on Louis-Jacques-Mandé Daguerre (1787-1851), who in H&M's short story is first of all the inventor of the double-effect diorama (1834), which utilized a complex arrangement of paintings and lights that created the appearance of moving images and is considered to be a predecessor of cinema. The other two stories are focused on John Carpenter's *Prince of Darkness* (1987), which takes place in a chapel, and the Hollywood horror movie *House of Wax* (1953), the first 3-D color feature produced by a major American studio. The duo constructs plots through a dialogue with the context in which the work will unfold—in this case the city of Reims, which hosts a famous school for *trompe-l'œil*—using a curious mix of high and low cultural references that run the gamut of kitsch and humor.

Hervé & Maillot will continue to explore this mix of cultural references and narrative form in the project they have planned for their solo show at Braunschweig Kunstverein (March 2012), a horror film starring Pythagoras, the Greek philosopher and mathematician. In the spirit of "swords and sandals" films and B-movie genres, H&M's film is a humorous meditation on our future that makes use of historical, horror and science fiction jargon. If the pastiche of stories and styles that characterizes H&M's plots reminds us that the hybrid form is not exclusively contemporary, it is also true that in the time of Google and infinite archival possibilities, storytelling is being transformed by new conditions that may very well yield a fluid form somewhere between fantasy and imposture, permeating our everyday life. ◊

AUTHOR

LUCA CERRETTI is contributing editor of *Kaleidoscope*. A curator, writer and art historian currently based in Berlin, Cerretti works at NABA - Nuova Accademia di Belle Arti in Milan. His latest curatorial projects include "New Queens" (Galleria Culturala Francini, Milan, 2011), *Alphina's Birth* (The 12 hour event dedicated to the seminal Italian artist (co-curated with Maurizio Giam and Francesco Moncada, Paris, May 28, 2011) and a solo show by Marcello Malpertuti (co-curated with Pierre-Benoît Rieu, CAC Brigny and Théo Blanchet, Paris, July-October 2011). His essay "The Continuous Line of Carlo Malpertuti" has been included in the catalogue on the Italian architect accompanying the exhibition at *Fluxus-der Kunst*, March.



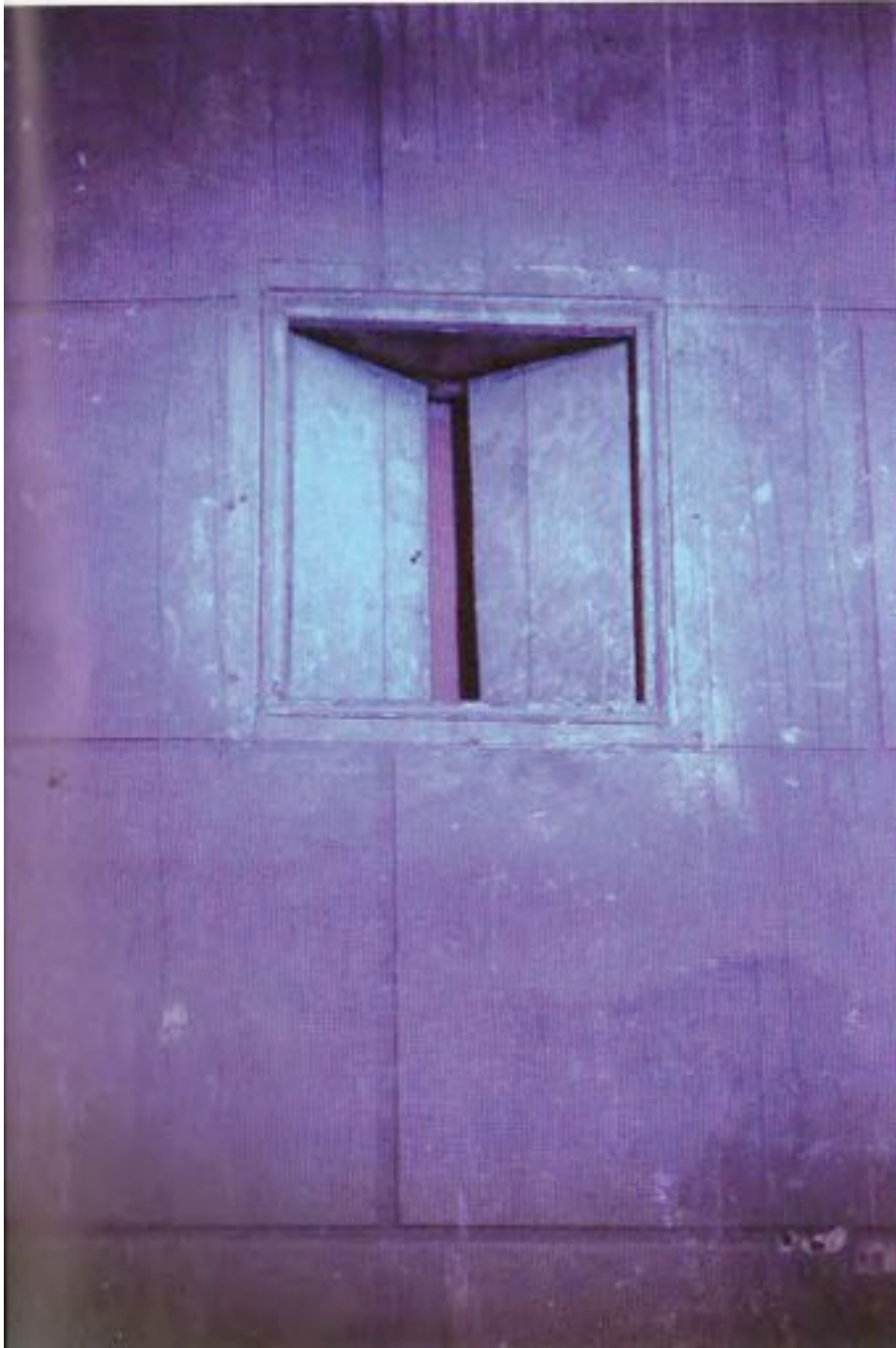
Louise Hervé et Chloé Maillet – Vues de l'exposition *Où l'on incendie le diorama*
www.marcellealix.com

= OÙ L'ON INCENDIE LE DIORAMA =
23.09.2011 – 30.10.2011

FAC Champagne Ardenne - Chapelle de l'ancien Collège des Jésuites, 51100
www.fac-champagneardenne.org



kibлинд
15/09– 15/11/11



kiblind
15/09– 15/11/11

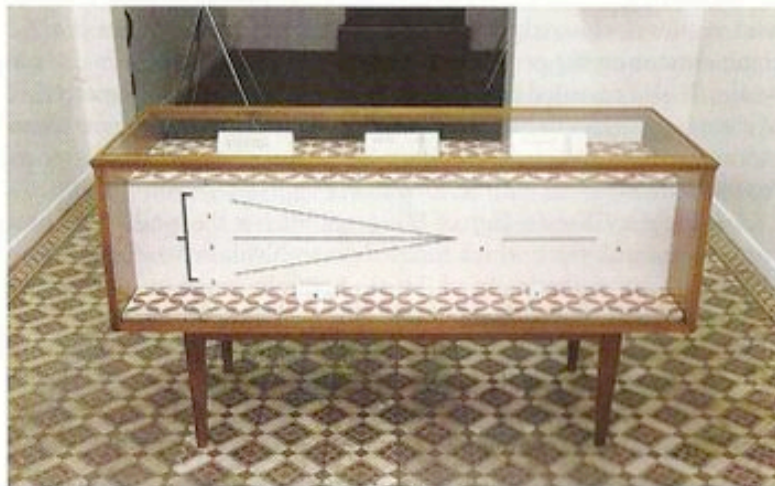


PARIS

Louise Hervé and Chloé Maillet

MARCELLE ALIX

The Drachenhöhle, or Dragon's Cave, near the village of Mixnitz in southeastern Austria reportedly takes its name from the large bones found there, formerly thought to be dragons' bones. Artifacts in the deep sediment at the bottom of the cave suggest a human presence dating back to 29,000 BC. In their exhibition "The Dragon's Cave or the Burying," Louise Hervé and Chloé Maillet channeled the legends surrounding the site, as well as its archaeological and museological treatment, through installations, films, a typed manuscript, and a performance.



Louise Hervé and Chloé Maillet, *Francis*, 2010, display cabinet, tiles, paper, plastic, wood, paint, fabric, metal, archaeological artifacts, 33 x 59 1/2 x 24 1/2".

268 ARTFORUM

Artforum
décembre 2010
1\2



The presentation devices of the earliest museums and cabinets of curiosities were adopted in the gallery's ground floor space, which featured a wooden display cabinet, *Francis* (all works 2010). Its tiled interior contained three cards with explanatory texts and a numbered display panel. But the objects so carefully numbered and captioned were missing. Like in the opening pages of a mystery novel, would-be sleuths were given their case. As the exhibition unfolded, each clue and mis-step was revealed to be woven into the artists' larger narrative.

Nearby, illustrated pages of the artists' unique typed manuscript *La Caverne du dragon* provided hints concerning the contents of *Francis*. Open on a wooden lectern, with white cotton gloves on hand for paging through, the text described a visit to "the old museum of S. . . ." The description of the site, particularly its architectural details and flock of peacocks, suggested the Schloss Eggenberg Museum, in Graz, Austria, which owns some artifacts from the Drachenhöhle. Hervé and Maillet's document brings to mind the old museum's archives: dark and dense, but bound by an underlying system of order, "a room without windows, cramed [*sic*] from top to bottom with carefully labeled cardboard boxes and coloured plastic cases." Within this text, a fragment of a second document is contained—a "hastily transcribed" section of another manuscript. The artists write, "Since we had some time to spare; we opened idly another manuscript on a pile," stumbling across the tale of the archaeologist who discovered "the bronze board of Mixnitz . . . buried under the soil of the dragon's cave."

Projected on facing walls, two Super 8 films, *Hippolyta* and *Manfred* (both part of a longer film, *A Recess and a Reconstruction*, which Hervé and Maillet will show for the first time this month), loosely evoked two key figures from Horace Walpole's 1764 gothic novel, *The Castle of Otranto*. In Walpole's tale, Manfred, driven to paranoia by the bizarre and tragic death of his son on his wedding day, locks his wife, Hippolyta, away in order to pursue his son's bride. In Hervé and Maillet's films, Manfred might be the archaeologist referred to in the typed manuscript, while Hippolyta incarnates the artists' searching spirit as a veiled woman, torch in hand, attempting to shed light on an elusive subject. A gothic spirit permeates both films: *Hippolyta* is shrouded by a dark and cavernous space, while *Manfred*, filmed in the storage rooms of the Museum of London, summons the scene of a mad professor's laboratory.

The gallery's two-level basement, accessed by a rickety set of wooden stairs, was the site of the installation *Pythagore*. For this work, the artists neatly wrapped every last object in the gallery's stores (mops and brooms included) in brown paper and created a method of inventory based on the Museum of London's cataloguing cards. Noting site, context, and "description of find(s)" in a coded language, the simple indexing provided sparse clues as to the contents. But the utter lack of detail sparked speculation. Hervé and Maillet's work is about the creation of myth, the variegated paths of imagination and suggestion, and how objects can become more visible when they are not.

—Lillian Davies



Les petites digressions forment les grands mystères Louise Hervé & Chloé Maillet



Si vous établissez des parallèles entre des joueurs de tennis professionnels et les héros mythologiques, Jacques Cœur et les voyages luxuriers, et si vous ne doutez plus de votre ressemblance avec un dinosaure, c'est que vous avez très certainement été initié à l'art de la déduction par Louise Hervé & Chloé Maillet, co-fondatrices de l'I.I.I.I. (International Institute for Important Items). Depuis 2000, ces deux artistes participent au renouveau de la performance en proposant des conférences et des visites guidées truffées de références cinématographiques, historiques et littéraires. Absolu et fantasque, le fil de leurs exposés n'a de cesse de traverser le récit dans le récit. Elles illustrent le tout d'objets métonymiques –

une raquette de tennis, un dinosaure en plastique, une boîte à chaussures –, de citations d'ouvrages et d'images d'archives rétro-projetées, se prêtant quelquefois à la reconstitution de scènes historiques avec l'aide d'acolytes – l'artiste Benjamin Scree pour n'en citer qu'un.

Le caractère digressif à l'œuvre dans chacune de leurs interventions se construit autour d'un thème donné. À l'occasion de l'inauguration de la galerie Marcelle Alix le 9 septembre 2009, la conférence performée *Inauguration de la galerie Marcelle Alix (Une reconstitution et ses sous-entendus)* suit ainsi la trajectoire du « souterrain », obscur canal enfoui sous terre et recelant tous les mystères.

À gauche
Derniers il l'avait et à l'heure de partir,
2010, spectacle performé dans le cadre de
l'exposition *C'est pas la fête*. À voir aussi
de l'index, *Le film de l'heure, Nihil*
Photo: Jean-Claude

À droite
Derniers il l'avait, 2010
Photo: Anthea Mib
Direction artistique: Marcelle Alix, Paris

Tout à tout, il leur permet d'évoquer un épisode du feuilleton *Farnésus* intitulé *Le Meier qui tue*, la vie de quartier des Saint-Simoniens à Ménilmontant et une analyse géologique des sous-sols de la galerie. Ces drôles d'imbrications anachroniques font écho au contexte d'énonciation et prennent la forme d'un schéma heuristique (outil conceptuel de production dans l'art d'agencer les idées). À la question de savoir si ces associations d'éléments produisent du sens, il convient de répondre qu'il s'agit avant tout d'un exercice d'interprétation qui déstabilise le processus narratif ou discursif pour imposer une autre dynamique, un simulacre, un autre trajet possible pour aller d'un point A à un point B. Comme leur performance *Pourvu* (*Hercule et le fleuve de pierre*) jouée à la Ferme du Buisson tend à le montrer, l'espace est un vecteur d'histoires enchevêtrées. Au cours de cette marche, elles auront conduit les visiteurs dans les recoins du centre d'art pour leur faire revivre différentes scènes de films tournés dans les environs.

Quant aux titres à rallonge donnés à leurs performances, ils nous conduisent vers une pensée hermétique qu'Umberto Eco introduisait comme l'« interprétation du monde comme livre et les interprétations des livres comme mondes »¹, « livres » étant entendu ici comme tout ce qui relève de l'écriture. L'anecdote et le contingent, qui leur servent d'appui pendant une conférence (coupure de presse, annonce immobilière, affaire judiciaire, mémoires d'un anarchiste), se trouvent ainsi confrontés aux grands récits, à la mythologie, au roman gothique ou aux scénarii de films de série B. Tous répondent à des schèmes narratives strictes et les artistes, en spécialistes, insistent sur les influences des uns sur les autres. La fiction s'inspire du réel et inversement.

Comme pour la science-fiction, genre avec ses adeptes et ses réfractaires, il s'agit d'accepter ou non les termes du contrat qui nous lieait aux artistes, semblables à ceux qui nous liaient à l'autre.



¹ *À propos*
Reconstruction Day, with Lisa Perovic,
a Russian Tale and Tale and Death in
Spain, 2009
Performance à Basse Rue, Londres, 2010,
avec la participation de Dominique Sorel
Photo: Eric Isenhardt

² *À propos*
L'Histoire à plus les deux monde
(Reconstruction) 1, 2010
Lectures magiques, plaque de zone piéton,
impression cartonnée sur aluminium
détachable amovible
Photo: Pierre Antoine



³ *Châliem-Ein*
Les Saisons de l'inspiration (1995),
Le Livre de Poésie, Paris 1994, p. 125,
Quatrième édition, p. 171.

Aléatoire et fantasque, le fil des exposés de ces « Gilbert & Georges » féminins n'a de cesse de traverser le récit dans le récit.

Ponctuant leur récit de « comme vous le savez sûrement », « nous avons tous à l'esprit » et d'expressions désuètes et savoureuses, elles engagent le spectateur à se composer *comme* d les événements relatés lui étaient familiers. Ainsi, leurs oeuvres ne relèvent pas seulement d'une interprétation de textes mais aussi d'une interprétation théâtrale que la seule lecture des scripts de leurs conférences ne restitue pas². Il faut les entendre, ces « Gilbert & Georges » féminins, vêtues de leur tailleur noir, les cheveux tirés en chignon, nous décrivent avec coquetterie une scène sanglante du film *Evil Dead*. Au spectateur de ne pas se représenter tous les lieux, toutes les dates, toutes les personnes citées dont elles le submergent et de faire preuve de superficialité pour ne saisir que les rouages de l'histoire et l'amour engendrés par la confrontation des registres. D'une certaine manière, la réinvention d'événements similaires peut fonctionner : ainsi se rappelle-t-on l'explication particulièrement

hasardeuse d'un tableau par un conférencier du Musée des Beaux-Arts ou la visite guidée d'un monument historique.

Voilà pourquoi le compte-rendu descriptif se prête mal à l'analyse de leur travail, sous peine d'être renvoyé à une recherche encyclopédique ou cinéphilie, que l'utilisation d'Internet et de Wikipedia en particulier, tend mécaniquement. Mais, dans leurs allers-retours entre langage et images, ce qui clôt le montage et donne corps à leurs métaphores, demeure naturellement le film. Après *Ce que nous savons...* (2007), *Un Projet important* (2009) est leur deuxième moyen-métrage tourné en 16 mm. Il s'agit d'un remake de *Total Recall* de Paul Verhoeven, fameux blockbuster des années 1980. Pour ce faire, elles ont conservé le thème principal : l'entreprise *Chor* vend des souvenirs virtuels, notamment celui d'un voyage sur la Lune, qu'elle implante dans la mémoire de ses clients. Mais pour ce qui est de la forme et du son, on pense davantage à la Nouvelle Vague, en particulier aux films d'Alain Resnais, dans lesquels le thème de l'expérience scientifique sur le temps et la mémoire est très présent. *Un Projet important* constitue alors ce qu'Eco nomme un « monde possible impossible » qui, pour fonctionner, doit être confronté au monde réel ou actuel, envisagé comme « une construction culturelle constituée d'images du monde épistémiques ». L'une des employées de *Chor* se réjouit ainsi que « l'élaboration de cahiers de tendances, qui étaient autrefois une branche mineure annexée au service marketing des entreprises, est devenue un moyen simple et pragmatique de prédire l'avenir ». Cette proposition qui pourrait sembler concevable est associée à d'autres qui ne le sont pas. Ainsi, les murs de la salle d'attente de *Chor* sont couverts d'affiches proposant : « Avez-vous déjà pensé au

² Cf. *Concept Artworks, an exp.*
La Biennale d'Art de Lyon, 2008



club de saute de Titan? Au vélo-club de Vénus? » Dans les scènes suivantes, toute la communauté du tennis-club *lunaire*, « territoire autonome autocratique », s'agite pour servir l'intrigue principale du film : celle d'un serrien se volant un souvenir lunaire.

À partir de voyages dans le texte et le temps, Louise Hervé & Chloé Maillet construisent de petits mondes où le loufoque côtoie le romantique. Du fait de la récurrence du procédé, nous pourrions craindre l'asphyxie. Mais la curiosité de savoir comment, dans leur dernier film, elles restituent l'ambiance d'un roman gothique en tournant dans une crypte anglaise et au musée d'Archéologie de Londres l'emporte! Pour cela, il faut ima-

giner une suite à *La Caverne du dragon ou l'enfermement*, titre de leur exposition personnelle de septembre 2010 à la galerie Marcelle Alix. Elles y livrent quelques extraits, dissociant le texte de l'image, et y détournent méthodiquement l'espace dans une mise en scène de sa propre disparition. }

Une Mammie

• Louise Hervé & Chloé Maillet sont nées en 1981. Elles vivent et travaillent à Paris.

• www.critiquecinema.org

• Filles sont représentées par la galerie Marcelle Alix, Paris. www.marcellealix.com



Un poème important
Et Cécile m'aurait dit
Peut-être j'aurais dit
Et tout d'un coup
Plus Cécile m'aurait dit

Par toute la maison
George Sand & Alix, Paris



ART | CRITIQUES



**Louise
Hervé, Chloé
Maillet**
**La Caverne du
dragon ou
l'enfouissement**
09 sept.-30 oct. 2010
**Paris 20e. Galerie
Marcelle Alix**
L'intitulé de la proposition de Louise Hervé et Chloé Maillet à la Galerie Marcelle Alix, «La caverne du dragon ou l'enfouissement», ne cache paradoxalement pas son jeu. Enfouir, cela évoque aussi l'action contraire. A la charge au spectateur de déterrer les choses ensevelies...

■ Par Laura Bayod

Quand on arrive dans la galerie, le plan des lieux nous est remis, comme pour nous donner l'envie de «partir à l'aventure». Le chemin se formera ensuite au travers d'éléments et de formes hétéroclites (une vitrine, un livre, deux films, et des installations).

La Caverne du dragon ou l'enfouissement s'inscrit dans la ligne de recherche de Louise Hervé et Chloé Maillet, à savoir «les liens entre le récit scientifique et le mythe». Elles semblent se situer dans la filiation de Michel Foucault qui préconisait dans *L'Archéologie du savoir* (1969) une mise à jour des archéologies, de ces «traces tombées hors du temps et figées maintenant dans leur mutisme».

Si «La caverne du dragon» est ici la base mythologique du projet, l'enfouissement en est la méthode. Cette caverne, une fameuse grotte située en Autriche, connue du monde de la



Créateurs

- Louise Hervé
- Chloé Maillet

Lieu

- Galerie Marcelle Alix



spéléologie, est un élément d'évocation, car elle a été l'objet de superstitions et de légendes nombreuses dans l'histoire, souvent liées à l'existence d'un dragon en son sein.

L'exposition ne consiste pas en une reconstitution, mais plutôt en une tentative de mise en forme par l'adoption d'une nomenclature scientifique.,

Le parcours commence dans la première salle avec une vitrine, qui à la fois montre, met en avant des éléments, les protège et les conserve. La vitrine confère aux choses un caractère de véracité, et tend à les faire advenir en archives.

En outre, un livre à exemplaire unique et au texte frappé à la machine à écrire, à manipuler avec soin, renforce cette atmosphère scientifique. Deux vidéos projetées dans la salle suivante présentent une facture particulière, celle du Super8, tiennent lieu de simulacres d'images d'archives.

La configuration de la galerie (une salle au rez-de-chaussée et deux salles en sous sol) est propice à ces effets d'archive, renforcés par les impressionnants «systèmes d'inventaire» mis en place dans les sous-sols.

Le spectateur devenu explorateur descend dans le champ de fouille, par un escalier étroit, à la manière de *Maciste, l'homme le plus fort du monde*, héros qui explore les souterrains, une lanterne magique présentée par Louise Hervé et Chloé Maillet à l'exposition «Dynasty» du Palais de Tokyo.

Dans le premier sous-sol, tout au long des murs sont entreposés des «objets» emballés dans du papier kraft et étiquetés selon une nomenclature particulière. L'accumulation de ces éléments suscite étonnement et curiosité. Dans la dernière salle, une grande étagère poursuit le projet d'inventaire en accueillant des dossiers, et des éléments étiquetés comme les précédents.

C'est finalement un étrange et surprenant parcours qui est proposé au sein d'une formalisation plastique complexe faite d'éléments divers, à la fois proche de l'archéologie, qui utilise les vestiges matériels, et de l'anthropologie historique, qui étudie l'histoire et ses mythes.





DEUX FILLES ET UN FILM Louise Hervé et Chloé Maillet ne cessent d'étonner les amateurs d'art contemporain. Leur nouveau projet, *Une reconstitution et un souterrain*, illustre leur univers décalé. Ce film où elles se mettent en scène nous promène à la fois dans les romans gothiques du XIX^e siècle et dans les expéditions archéologiques !

« Une reconstitution et un souterrain », jusqu'au 30 octobre, du mercredi au samedi, de 14 h à 19 h. Galerie Marcelle-Alix, 4, rue Jouye-Rouve, 20^e.

Studio Mathieu Lehannour
sur - D. R.



EXPOS

vernissages

Claude Monet

Blockbuster. Après Picasso et les Maîtres, qui avait attiré près de 800 000 visiteurs, le Grand Palais mise sur 170 toiles de Claude Monet pour battre ses records d'affluence. Jusqu'au 24 janvier au Grand Palais, 1, avenue de Général-Gaucher, Paris VII^e. www.grandpalais.fr

Faux Amis / Une vidéothèque éphémère

Vidéothèque. Pour son exposition d'automne, le Jeu de Paume a imaginé un dispositif permettant de diffuser et de commenter une collection de vidéos relatives à la grande histoire et aux récits personnels. En prime, une expo de Tomo Savio-Gacan. Jusqu'au 4 février au Jeu de Paume, 1, place de la Concorde, Paris VII^e. www.judepaume.org

La Carte d'après nature

Sweet Carater. Pour inaugurer la Villa Paloma, le Nouveau Musée national de Monaco donne carte blanche à Thomas Demand. Qui, à son tour, a invité des artistes (Saïdane Aït, Becky Beasley, Martin Boyce, Tacita Dean...) autour d'une feuille de route inspirée par René Magritte. Jusqu'au 21 février à la Villa Paloma, 56, M de Jardin-Estique, Monaco. www.nmnm.mc

174 les inrockuptibles 21.01.2010



Photo: Agence - Jacques-Henri Nagel - L'Esprit

back-office

Mise en abyme de la galerie, de son mobilier et de son personnel, l'expo de Pierre Bismuth est une farce plastique qui interroge le système de l'art.

La galerie est heureuse de vous inviter à la nouvelle exposition de Pierre Bismuth à la galerie Bugada & Cargnel. Un titre en forme de mise en abyme, lequel abîme se creuse vertigineusement à l'intérieur de la salle d'expo. Au milieu, en face de l'entrée, est plantée l'exacte réplique de la façade des bureaux de la galerie, habituellement situés sur la gauche en entrant. Surélevée sur un podium, l'installation comporte bien, à gauche, la porte qui mène aux

bureaux proprement dits, à droite, les étagères où s'alignent les catalogues des artistes de la galerie, leurs classeurs, des publications gratuites et, au milieu, la charmante assistante, fidèle au poste derrière le comptoir d'accueil, souriant au visiteur quand elle n'a pas les yeux rivés sur son écran d'ordinateur.

Seul qu'une autre assistante est toujours postée à l'accueil original. La plate-forme, conçue comme un décor de théâtre avec une structure de panneaux de bois et un arrière-plan en trompe-l'œil, alimente donc le quiproquo comique : à quel

accueil se fier ? À quelle assistante s'adresser ? Et si l'une joue à prendre un air affairé, n'est-ce pas, alors, également le cas de l'autre ? Et si les deux travaillent, alors l'artiste s'est ainsi arrangé pour regarder les autres travailler à sa place. Après tout, cette devanture était déjà là, il a suffi de la relaire. Mais peut-être n'y a-t-il plus rien à faire d'autre. Une galerie n'expose jamais qu'elle-même et son image de marque.

Une expo peut donc en effet se résumer à l'invitation qui l'annonce, au communiqué de presse qui la diffuse et à la documentation qui en sera fournie ultérieurement : les outils et le personnel de médiation ont finalement pris, symboliquement voire physiquement, toute la place, amenant l'œuvre à se recroquer sur (dans) l'accueil. Voir dans la réserve.

Ce dont le duo Chloé Maillet et Louise Hervé se charge à la galerie Marcelle Aïx. Calquant la méthode des archéologues et autres archivistes de musées médiévaux qu'elles ont rencontrés pour les besoins d'un film, les deux artistes ont fait l'inventaire de tout ce que la galerie possédait : balais, classeurs, œuvres en stock, matériaux sont alors présentés, emballés dans du papier kraft et soigneusement étiquetés, dans les deux sous-sols de la galerie. Comme si, de l'accueil au stock, les artistes désertaient le devant de la scène.

Judaël Lavrador

La galerie est heureuse...

Jusqu'au 6 novembre à la galerie Bugada & Cargnel, 7-9, rue de l'Équerre, Paris 30^e, tél. 01 42 71 72 73, www.bugadacargnel.com
La Caverne du dragon ou l'enfouissement de Chloé Maillet & Louise Hervé, jusqu'au 31 octobre à la galerie Marcelle Aïx, 4, rue Joaze-Bouze, Paris 30^e, tél. 09 50 04 14 80, www.marcelleaix.com

Performances

FAIRE DES HISTOIRES



Boris Charmatz, *Silence de danse*, Théâtre de la Ville, 17 mars 2010 (archive)

« Agir contre le temps, donc sur le temps, et, espérons-le, au bénéfice d'un temps à venir ». On pourrait retenir la maxime nietzschéenne pour qualifier la démarche d'un très grand nombre de performances qui essaient de proposer une forme d'histoire critique. Mettant au centre de leur projet une réflexion sur les modes de production et de diffusion du savoir, sur l'enseignement (de l'art), elles tentent de proposer de nouvelles formes d'érudition et traquent les postures d'autorité liées à l'enseignement. Si ce phénomène pourrait être compris comme un « tournant éducatif » qui touche tout autant les pratiques curatoriales qu'artistiques, il doit, également, être replacé dans la longue et douloureuse application du traité de Bologne. Cette réforme européenne de l'ensemble des formations supérieures vise à une uniformisation des formations sur le modèle licence, master, doctorat, sans tenir compte des spécificités des

formations qu'elle oriente vers une soumission croissante aux exigences du marché en privatisant les enseignements et en « professionnalisant » les formations.

Parallèlement à la publication d'un ouvrage consacré à une école d'art expérimental d'inspiration jacotienne qu'il a créé en 2003¹, Boris Charmatz a développé un projet qui place au centre de la performance un ouvrage critique consacré à Merce Cunningham. Le projet, proposé à la fois à des danseurs professionnels, à des étudiants et à des amateurs, utilisait les photographies de cet ouvrage comme un répertoire de postures que ces interprètes reproduisaient de façon mimétique. Passant indifféremment des photos personnelles aux photos de danse proprement dites, ces pièces faisaient de l'histoire le principe de composition d'une chorégraphie mércunninghamienne dont les danseurs devaient inventer les transitions ou les raconter leur

1. *Modèle tactique*, une présentation des écrits de Cunningham et de l'enseignement des étudiants de l'école pour la danse, Paris, La Sorbonne, 2003. L'ouvrage a été réédité dans le journal *Artforum*, le développement des pratiques dont il est issu ont été présentés dans le forum de discussion « *Modèle* », organisé à l'occasion de la conférence *Artforum* à Paris, les 17 et 18 mars 2010.



Boris Charmatz, *Fly Book, Quartz*. © Photo Pierre Ricci.

permettant de passer à l'image suivante. Le répertoire photographique devenait, ainsi, une matrice de mouvements soumise au mode de composition développé par Cage et Cunningham.

Boris Charmatz déplace ainsi ce qui est communément conçu comme « la transmission » d'un « répertoire », sa « conservation », voire sa patrimonialisation. Le répertoire des pièces de Cunningham n'est plus l'objet d'investigation du chorégraphe, des interprètes et des spectateurs, mais il devient un « document », l'instrument d'un travail chorégraphique sur un corpus d'images liées au chorégraphe américain. Contrairement à l'interprétation d'un répertoire qui consiste, le plus souvent, en la « mémorisation » d'un monument dans le but d'en faire parler les traces en réactivant une pièce, cette démarche conçoit l'œuvre du chorégraphe comme l'espace potentiel d'une multitude de chorégraphies.

Cependant, dans 50 ans de danse, l'utilisation d'un corpus d'images presque exclusivement constitué de photos de danse réintroduit un répertoire de postures qui se distinguent, par le style propre du chorégraphe américain et par la difficulté technique des figures réalisées par les danseurs. Marquées par une très légère pause pour se laisser identifier par les spectateurs, ces postures sont en outre séparées du principe qui permet de les composer. Ainsi, l'œuvre de Cunningham (unité que le spectacle ne cherche, d'ailleurs, jamais à déconstruire) est très classiquement divisée entre un principe de composition et un répertoire de postures acrobatiques réalisées par des danseurs virtuoses; l'unité dynamique de ces deux éléments n'est jamais envisagée.

Le projet devient encore plus contestable quand il est présenté au Théâtre de la Ville dans le cadre d'un « hommage » au chorégraphe américain où il est interprété par d'anciens danseurs de Cunningham. Outre que le culte de la commémoration sous-tend une immortalité de l'œuvre qui se prête mal à sa réappropriation, l'âge avancé de certains interprètes, surdéterminait ce qu'Alois Riegl appelle la « valeur d'ancienneté »⁴. Le monument est alors perçu comme « le substrat inévitable [...] du cycle nécessaire de la genèse et de la disparition » qui corrompt toutes les réalisations humaines à commencer par le corps des danseurs qui symbolise le passage du temps et figure, ainsi, le monument chorégraphique comme une possible ruine. À l'inverse, l'interprétation qui en a été donnée au Quartz, dans le cadre du très riche festival *Anticodes*, substituait aux danseurs de Cunningham des danseurs contemporains⁵; leur interprétation de cette partition « trouée » suggère des liens possibles avec leur propre travail de chorégraphe qui était dans certains cas présenté dans le même festival. Cette modalité d'appropriation de l'œuvre déconstruisait, alors, la notion d'auteur puisque chaque photographie devenait l'ouvrage potentiel d'un mouvement propre à chaque danseur. Au-delà du projet, il semble que l'absence de critiques des contextes d'exposition fait osciller ce projet de la relecture critique d'un corpus chorégraphique à sa célébration monumentale.

4. Alois Riegl, *Le Culte moderne des monuments*, Vienne, 1903, trad. P. Paris, Flammarion, 2009.
5. François Chaignaud, Raphaële Delaunay, Olivia Grandjean, Marlène Morillon-Froiss, Laurent Pichaud et Pascal Quéneau.
6. Cette performance, intitulée *Signs and Wonders*, présentée dans le cadre du Nouvelles Festivals au Centre Pompidou en octobre 2009 est consultable sur dabymotion.com.

Performances



Barbara Matijević et Giuseppe Chico, *J'm 1984*, Régie de Venis. Photo: Jérôme Cornic.

Louise Hervé et Chloé Maillet **Le mur qui soigne**

Le 11 avril 2009
au Frac Ile-de-France Le Plateau, Paris
• d'infos : www.frassociation.org

Boris Charmatz, **50 ans de danse**

Du 8 au 11 décembre
au Théâtre de la Ville, Paris

et **Flip book**

Les 12 et 13 mars 2008
au Festival Antipodes, Le Gazet, Grest
• d'infos : www.borischarmatz.org

Barbara Matijević et Giuseppe Chico, **J'm 1984**

Les 10 et 11 mars 2008
au Festival Energie Carga, Régie de Venis, Paris
• d'infos : www.grand-esmole.eu

De leur côté, Barbara Matijević et Giuseppe Chico ont voulu aborder les modes d'exposition de l'histoire dans une trilogie de performances. Dans le premier volet, Barbara Matijević, dans la posture d'une conférencière, dresse une carte mentale de ses représentations culturelles à travers le grisme de l'année 1984. Entre ego histoire, mythologie contemporaine et histoire des médias, elle multiplie, sur le tableau noir auquel elle est adossée, les lignes et les nœuds reliant, un peu trop facilement, les grands médias américains, Isaac Asimov, les symboles du communisme yougoslave et Pac-Man. La labilité des frontières culturelles y semble déconstruire progressivement la subjectivité de la conférencière qui finit par se cliver : SM, son avatar de *Second Life* symbolise un moi aux multiples devenirs, tandis que, Barbara Matijević, historienne des représentations mentales, incarne la possible résurgence d'une figure d'autorité qui rétablit une identité temporelle dans ce devenir proliférant. Cette performance souscrit, ainsi, au constat devenu presque topique (à la suite des travaux sur l'histoire de

Nietzsche ou de Foucault) de la permanence, derrière la narration historique, d'un possible idéalisme transcendantal qui rétablit l'unité contre l'éclatement du sujet. Plus problématique, en revanche, est l'adhésion à une forme « d'histoire des représentations » qui est implicitement posée comme norme du travail historique. En effet, Matijević et Chico ont recours dans le deuxième volet de leur trilogie à une forme assez comparable d'histoire culturelle : ils épousent, ainsi, le glissement de l'historiographie de l'économique et du social vers le culturel, dont l'idéologie aurait pu être interrogée.

C'est avec plus de perfidie que Chloé Maillet et Louise Hervé explorent l'univers conceptuel de l'exposition *Prisonniers du soleil* proposé par Guillaume Désanges au Plateau. Le curateur cherche dans cette exposition (mais, aussi, à travers des performances et des publications) des formes d'histoires alternatives au modernisme en réhabilitant des thèmes tels que la ruine, le gothique, ou une mystique des formes géométriques. En favorisant l'étude de paraboles

typologiques, il bâtit de hâtives et (parfois) exaltantes généalogies qui oscillent entre rigueur et mystification. Par exemple, dans une conférence-performance, il n'hésite pas à comparer l'apparition récurrente de certains motifs chez les artistes minimalistes au culte pythagoricien des nombres¹. Cependant, dans le projet curatorial du Plateau, pensé sous le paradigme de l'Érudition concrète, il suppose une abstraction propre à la connaissance théorique que seul l'espace d'exposition pourrait actualiser. Au lieu de penser le musée comme un véritable lieu de production du savoir qui devrait agencer spécifiquement ses contenus, il lui fait jouer un rôle de médiation qui transforme les connaissances qu'il cherche à développer en des discours de vérité. L'histoire émanquée qu'il prône en est ainsi réduite à légitimer des partis pris curatoriaux.

Hervé et Maïllet se saisissent dans *Le mur qui soigne* de ce paradoxe en jouant du goût pour l'ornemental que l'exposition ne cesse de déployer. Elles dressent une généalogie imaginaire qui lie un épisode des mémoires du grand fondeur de la renaissance Benedetto Cellini, les motifs du papier peint de la maison d'Amityville² et Horace Walpole qui lance la vogue pour le néogothique. Tandis qu'elles s'amuse à caricaturer la forme un peu empoisée du cours magistral dans son goût pour une érudition absconse et ses dérives égocentriques, elles valent l'autorité symbolique et la caution morale que devait leur donner un historien spécialiste de l'ornementation, auquel elles font effectuer quelques tâches accessoires à l'aide d'un énorme couteau.

Cependant, l'enjeu de la présence du discours historique dans ce cadre n'en est pas moins saisi avec une particulière acuité. Le couteau que l'universitaire manipule jure avec les accessoires extrêmement référencés (diapositives, rétroprojecteur, gravure) qu'utilisent les performeuses. Cet outil devient vite le symbole d'une discontinuité qui figure tout autant une certaine forme de recherche historique³ que le type d'énonciation de la conférence-performance. Fortement décoré, il la représente comme l'ornement en perpétuel décalage d'une exposition dont elle met à jour le fonctionnement. Le paradigme ornemental permet, en effet, de ressaisir les formes conventionnelles prises par un certain nombre de performances dans des espaces consacrés aux arts visuels. Supplément d'âme pour animer une exposition ou simple médiation, elles se doivent de créer l'événement tout en étant purement



Loïc Hervé et Océane Maïllet, *Le mur qui soigne*, Paris, 2010. © Photo Martin Argenti.

accessoires. Hervé et Maïllet s'attachent, alors, à ce qui dans cette exposition relève aussi de la médiation ornementale. Glissant des codes du cours d'histoire de l'art vers ceux de la visite d'exposition, elles mettent en scène l'introduction dans la galerie du discours historique faisant lire à l'historien un texte de Walpole. Néanmoins, finissant par l'interrompre, elles avortent, du même coup, la péroraison de leur propre exercice rhétorique. Au risque d'une véritable impertinence, elles inventent, ainsi, une archéologie circonstancielle des contextes d'énonciation.

Lou Forster

1. Du côté d'Ortiz à la fin des années 1960, l'humor américain. 2. En ce sens, l'histoire de la genèse des courants vers la pléiade de la littérature américaine multiplie les références et l'écrit tout le long de la documentation de la documentation, ainsi que l'histoire proprement dite. 3. Histoire tout court, visible elle-même au profit des structures sans failles. Érection des événements - Michel Foucault, *Discipline et punition*, 1975, Gallimard, 2002.



La performance comme espace d'énonciation

Julie Pellegrin

Après avoir marqué les avant-gardes historiques, voilà un demi-siècle que la relation des arts plastiques avec le théâtre n'a cessé d'alterner entre fascination et rejet. Dans les années 1960 et 1970, une partie de la performance – du happening au body art – se construit contre cet Autre absolu. Pour Chris Burden, « le mauvais art ressemble à du théâtre », tandis qu'Allan Kaprow propose de « venir au théâtre pour mieux en sortir » en préconisant un (non-)art de la performance libéré de tout effet scénique. Ils reprochent au théâtre la nature artificielle de son dispositif, préférant célébrer l'immédiateté des corps en action.

Jugeant peut-être que cette opposition repose sur une conception trop restrictive du théâtre, tout un courant de la performance actuelle semble renouer avec une certaine théâtralité, caractérisée par une prééminence de la parole. Si les formes orales ont accompagné l'histoire de la dématérialisation de l'art, de plus en plus d'artistes font de l'énonciation un enjeu majeur de leur travail (1). À travers des lectures, visites guidées, conférences et autres « savoureuses surprises »... Les artistes prennent la parole : comme un acte politique d'abord, se réapproprient les formes du discours qui relèvent habituellement de la compétence d'experts en tous genres. Mais comment qualifier ces performances parlées ? Quelles postures supposent-elles ? Quelles mises en scène du langage ? Sont-elles susceptibles de redéfinir un rapport au public et à la théâtralité ? Digressions avec Julien Bismuth, Jean-Marc Chapoulie, Chloé Maillet et Louise Hervé, Charlie Jeffery et Loreto Martinez Troncoso.

(1) Dans certains cas, une nouvelle manière de concevoir le spectacle – notamment à Spoleto (voir Christian de Marbois, *Com'art*, lire *Art et Culture* Dialogue, Youniversity de l'ère digitale) ou à Rome (voir, à propos des débats théâtraux de Saint-Marc de Miguel Marín, le film *Troncoso* au musée d'art moderne de la Ville de Paris, de Claude Closely, MAC/VAL)...



Chloé Maillet et Louise Hervé
We do not live on the outside of the globe (past and future reconstruction)
 Galerie Croy-Madsen (Berlin), janvier
 2010. Court. galerie Marote Ais, Paris.
 Ph. Isabelle Allier

Chloé Maillet et Louise Hervé parlent depuis toujours. À partir d'anecdotes historiques, de références cinématographiques, de souvenirs personnels, elles formulent des hypothèses fondées sur une logique de coïncidences. Elles empruntent le cadre formel de la conférence « avec tout l'effet de réel que cela implique » : rhétorique, gestuelle, tailleurs, jupes et paperboard. Parallèlement, elles réalisent des longs-métrages d'anticipation et de reconstitution historique. À leur sortie, ceux-ci deviennent prétextes à de nouvelles performances didactiques centrées sur les à-côtés de la projection, où s'invitent figurants, musiciens et danseurs de claquettes.

Chloé Maillet & Louise Hervé

La gloire est l'une de nos activités de prédilection. Dans le cas de 1964-1965 (2), il s'agissait de commentaires surajoutés à la projection d'une bande-annonce d'une minute et demie. Chaque fois qu'une remarque nous semblait importante sur les images en train de défilé, nous interromptions la projection et la re-liaisons au début, rendant l'objet de la performance, la bande-annonce, finalement invisible pendant vingt-cinq minutes.

Jean-Marc Chopouille parle depuis la naissance de l'Alchimicinéma. À la fin des années 1990, il conçoit ces séances hybrides à mi-chemin entre conférence et performance, projection et dispositif scénique. Il y présente une histoire parallèle du cinéma, de ses dispositifs de fabrication et de monstration, mêlant films de touristes, documentaires animaliers, films scientifiques, pornographiques ou éducatifs. Il endosse le rôle du projectionniste et se place devant l'écran avec ses machines pour diffuser, monter et commenter dans le même temps.

Loreto Martínez Troncoso

Mon passage à l'adresse publique a à voir avec Michel Schweizer. Dans son spectacle Kings, il y avait Patrick Robine, un imitateur de végétalux. Il ne pouvait finalement pas y aller, il m'a donc proposé de venir à sa place. Il était le « bonus » du spectacle, et je suis devenue le bonus à mon tour. Après, il a voulu continuer à travailler avec moi, même quand Patrick était là, donc je lui ai proposé d'arriver au moment des saluts, mais de rester en fond de scène. D'attendre la fin des applaudissements et même que quelques personnes sortent de la salle. C'est alors que je me mettais à parler. Dans Ouest-France, un journaliste avait écrit quelque chose comme : « À la fin du spectacle, il y a une femme triste et banale qui a fait son numéro, c'est-à-dire : rien. »

« Ça fait plus de sept ans que je parle, et presque six que je parle devant un public. » En 2007, c'est ainsi que Loreto Martínez Troncoso introduisait sa performance d'inauguration du Bétonsalon. L'artiste reprend régulièrement ce décompte, comme si ses prises de parole ne constituaient qu'un seul et même texte. Après une série de vidéos, les Communiqués, dans lesquelles elle s'adressait à la caméra, elle transfère le face-à-face dans une situation publique. Debout, immobile, accrochée à son micro, elle prend son temps et déroule ses longues litanies dans un français approximatif. Elle se présente puis expose les conditions d'énonciation et de réception, en convoquant quelques figures tutélaires et suicidés exemplaires.

(2) *Projetion commentée de la bande-annonce de Dupont Lemaire... 1964*, avril 1965, 2007.



80 | L'expérience comme espace d'invention

La mise en scène minimale, souvent matérialisée par un simple vis-à-vis avec le public, renvoie bien sûr à une histoire de la performance. Mais l'authenticité et la réalité concrète du *ici* et maintenant se confrontent à un certain nombre d'artifices : costumes, accessoires, acteurs, musiciens... Plus théâtrales mais moins spectaculaires que beaucoup d'actions des années 1970, ces propositions assument un amateurisme, une absence d'événements et un goût pour le burlesque ou l'absurde qui viennent désamorcer toute dimension dramatique. L'usage des conventions théâtrales répond autant à un jeu qu'à une nécessité critique visant à démonter certaines croyances (la performance comme instant-vérité).



Charlie Jeffrey Performance
Centre d'art de la Ferme de
Buisson, Mame-la Vallée,
2009. Ph. Aurélien Vidal

Autre paradoxe : ces pratiques reposent sur l'interprétation d'un texte préexistant (monologue, script, partition) qui structure mais n'interdit pas une ouverture au hasard. Tandis que Chloé Maillet et Louise Hervé confessent leur fantasme du dérapage, Jean-Marc Chapouille cherche à découvrir des choses insoupçonnées. Pour activer cette part d'imprévisible, les artistes se réservent une marge d'improvisation et organisent les conditions de la prise de risque à l'aide d'éléments incontrôlables (une poule pour Jean-Marc Chapouille, un bateau à la dérive pour Julien Bismuth). Même quand le texte est écrit en suivant une structure dramaturgique précise, il est conçu comme un processus ouvert. Pour Julien Bismuth, le travail de répétition avec les acteurs est ce qui va permettre d'interagir d'autant plus efficacement avec les événements aléatoires.

On assiste alors à une mise au jour des conditions de la représentation en même temps qu'elle a lieu. Les artistes soulignent leur tentation didactique par le choix de termes éloquents : communiqués, séminaires, conférences de vulgarisation... Avec cette passion de l'exposé ou du commentaire, qui leur permet de faire état du contexte, du rapport au spectateur, des modalités d'apparition du spectacle, ils placent le processus au cœur de l'acte artistique.

Julien Bismuth

On a tendance à penser que le théâtre est fictif alors que les performances sont plus réelles. Le théâtralité, selon le philosophe Samuel Weber, est avant tout un clivage : entre le réel de ce qui se passe sur scène et la fiction qui entoure les actions/paroles des acteurs ; entre une chose écrite/répétée et une chose jouée qui varie chaque fois. Ce clivage, on le retrouve dans la vie, on le retrouve même dans les performances les plus crues, on le retrouve d'une manière structurelle et structurante dans la pensée (l'inconscient freudien est une conception très théâtrale de la parole) ou dans le langage (le langage qui nous parle tout autant qu'on le parle)... Ce qui m'intéresse dans le fait d'aller vers le théâtre, c'est de m'éloigner de ce romantisme de l'immédiat, de la présence, pour aller vers des événements dont l'expérience est scindée par la fiction, diluée par la répétition, et qui me semblent, de ce fait, beaucoup plus proches de la vie.

Jean-Marc Chapouille

Je m'intéresse avant toute chose aux conditions d'émergence d'une représentation. En mettant le projectionniste devant l'écran, le spectateur voit l'image et le processus qui lui permet de voir cette image. Dans un même regard.

L'invisible est rendu visible. Clod Mallet et Louise Hervé invitent des figurants à illustrer les *making of* de leurs films ou la composition d'une image à décrire (« Au premier plan une dame est assise sur une chaise. Madame ? Cela vous dérangerait-il de vous placer sur cette chaise ? » [3]). Le sous-texte est présent sur scène : les acteurs de Julien Bismuth lisent le manuscrit qu'ils tiennent entre leurs mains, le bureau de l'ordinateur de Jean-Marc Chapouille est projeté à l'écran, Charlie Jeffery récite des phrases inscrites sur des bouts de papier qu'il laisse tomber au sol, les abandonnant à la curiosité des spectateurs. Alain Sudjou voit dans cette révision de la place des instructions la marque du passage d'un théâtre de la représentation à un théâtre des opérations [4]. Pour autant, il n'y a pas nécessairement substitution de l'un à l'autre. La construction de l'illusion cohabite sans heurt avec sa déconstruction. Les discours opacifient autant qu'ils dévoilent : la promesse d'interprétation laisse place à un goût immodéré pour la surinterprétation, et rejoint la marge d'inexpliqué propre à l'art du récit. Lorsque Jean-Marc Chapouille hypnotise son ordinateur pour en faire surgir des films enfouis, la fonction performative du langage sert à établir une équivalence entre démonstration, production (d'un film) et construction d'un mystère.

Les modalités de l'adresse restent, elles aussi, éminemment ambiguës. Entre désir de communication et malentendus, entre complexité et agressivité, elles obligent le spectateur à se repositionner en permanence. Ici,

le langage n'a pas seulement un rôle de représentation du monde, il est une forme d'action sur l'interlocuteur puisqu'il fait de celui-ci un sujet. L'adresse directe (« tu », « vous ») fait tomber le quatrième mur qui sépare la scène du public du théâtre. Mais attention, il n'est jamais question de participation, plutôt d'un jeu entre personnes non dupes, où les attentes du public jouent un rôle déterminant.

La recherche d'un phénomène d'empathie passe par la parole projetée vers la salle, mais aussi par le récit lui-même comme partage d'expériences. En l'absence de séparation scène/salle, il arrive que les spectateurs fassent corps autour du performeur comme autour d'un conteur dans une veillée. En cela, ces performances réhabilitent une forme archaïque de l'être ensemble, compatible avec l'idée de représentation. Elles ouvrent un espace commun tout en posant les conditions d'émancipation de l'auditoire.

Loreto Martinez Troncoso

Jusqu'au moment où tu es là, ça n'existe pas. Ça ne prend forme que lorsque tu es dans un espace avec des gens qui écoutent, qui soufflent, qui s'annulent, qui... Je suis toujours surprise de voir où ils l'amènent, à quel état et quelle énergie. Je pense à des silences qui peuvent durer très longtemps et ils ne te lâchent pas... C'est ça qui donne forme à ce que tu es en train de proposer.

Jean-Marc Chapouille

Alchimicinéma est l'installation d'une scène comme un chez-soi. Ce coin domestique et parfois familial a toujours été mon référent puisque'il s'agit pour moi de montrer des images dans différents lieux comme si j'étais chez moi, en mettant le spectateur dans les conditions d'une projection entre amis.



Julien Bismuth
Les Contretemps incoordonnés de Mandu-
Aguan d'Arnaud Paris, mars 2009. In-
certaines Contretemps "Court qui change"
Palace de la Ville de Paris, Paris

En l'absence de séparation scène/salle, il arrive que les spectateurs fassent corps autour du performeur comme autour d'un conteur dans une veillée. En cela, ces performances réhabilitent une forme archaïque de l'être ensemble, compatible avec l'idée de représentation. Elles ouvrent un espace commun tout en posant les conditions d'émancipation de l'auditoire.

© Clod Mallet & Louise Hervé, *Making of an in-
performing*, Union des arts, centre d'art le Cata-
pulte de Lens, 2008

© Clod Mallet & Louise Hervé, *Making of an in-
performing*, Union des arts, centre d'art le Cata-
pulte de Lens, 2008

Ces pratiques se fondent ainsi sur une série de paradoxes qu'elles refusent de trancher. Renonçant au terrain stable des discours statiques, elles privilégient l'entre-deux, les tensions contradictoires qui fragilisent la perception. Pour Michael Fried : « Les expressions artistiques déglissent à mesure qu'elles deviennent théâtre » (5), la théâtralité étant ce qui se situe entre les formes d'art, et entre l'objet et le spectateur. Dans ces performances, les démarcations qui définissent les limites de l'art et les rôles de chacun deviennent en effet un terrain de jeu où la prolifération du langage assume une fonction proprement transgressive : elle est ce qui permet de glisser d'un territoire à l'autre.

Charlie Jeffery

J'essaie de passer d'un registre à l'autre, pour que le public ne puisse jamais s'installer dans une certitude en identifiant le genre de spectacle qu'il est en train de voir ; le message se brouille et certains passages du texte surprennent, qui vous font douter de ce qui vient de se passer.



Olivia Mallet et Louise Haruh. *ET I I I* présente la première projection de *Un projet important* (avec des commentaires audio Performance, installation et projection, La Box, Boulogne, 2009). Photographie by *ET I I I* of the first projection of "An Important Project" by Olivia Mallet.

(5) « *Art and Spectatorship*, Athlone, 1990, p. 130.
(6) *After the Subject, From the Real to the Virtual*, *Revue de l'Art*, numéro 200.

Julie Pellegrin est commissaire d'exposition et directrice du centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson.

La performance s'apparente à une méthode utilisée pour maintenir cette indétermination essentielle. Ce qui intéresse les artistes dans leur convocation de la théâtralité, c'est moins l'affirmation d'une présence scénique (en ce qui concerne l'analyse de Fried) que la multiplication des opérations de décadres et des potentialités de jeu. Le système théâtral serait le mode conditionnel du verbe par lequel s'exprimeraient possibilités, suppositions, désirs, hypothèses... « Ceci entraînerait cela. La lumière se serait faite sur cette table. Le silence se serait fait dans la salle, dans cette salle, et j'aurais déjà commencé à parler, à vous parler (6). »

*madame*

À lire aussi :

En privé avec Lady Gaga

Des millions d'albums vendus, un sens aigu du marketing, une excentricité démesurée, des récompenses à gogo... Miss Gaga s'impose à 23 ans comme l'icône...

Entretien avec Cécile David-Weill

Les Prétendants, son dernier roman, fait grand bruit dans la haute société. Fille d'un célèbre banquier, Cécile David-Weill se sert de cette joyeuse c...

Rankin, bad boy photographe

Ses portraits intimistes, parfois très crus, et son approche joyeusement érotique du corps féminin l'ont sacré photographe des stars et nouvelle star ...

Les héroïnes de "Madame Figaro"

La troisième édition du prix littéraire de Madame Figaro, en partenariat avec S.T. Dupont, a récompensé le roman d'Hédi Kammour, *Savoir-Vivre*, le docu...

LOUISE HERVÉ ET CHLOÉ MAILLET : MESDEMOISELLES LES CONFÉRENCIÈRES

(6/7)

Parcours. Nées en 1981. Vivent et travaillent à Paris. L'une est diplômée de l'École nationale supérieure des arts de Paris-Cergy, l'autre doctorante en histoire du Moyen Âge à l'École des hautes études en sciences sociales. En 2001, elles créent l'association International Institute for Important Items, une plate-forme administrative de fiction, et développent leur travail. La galerie Marcelle Alix les représente.

Pratique. « À la fois des films, des installations et des performances que nous baptisons "conférences". Nous convoquons l'archéologie, l'histoire, le cinéma, la science-fiction... dans nos projets de recherche. »

Pièces exposées. « L'Homme le plus fort du monde », une installation en deux volets. Des extraits de péplums (diffusés soit par une lanterne magique, soit par un rétroprojecteur) mettent en scène d'un côté Hercule, de l'autre Maciste. À travers ces dispositifs, le spectateur est invité à faire le lien avec le bâtiment construit en 1937.

Être artiste en temps de crise. « On n'a connu que ça ! On n'a pas grandi dans un contexte de plein emploi... Cela se traduit par une manière d'inscrire nos projets, d'alterner le long terme (les films) et des choses plus contextuelles (les performances). »

Génération 2010. « Il y a un renouvellement de la performance. De nombreux jeunes artistes la pratiquent en dehors du marché de l'art. C'est une forme légère qui peut remuer beaucoup de choses dans cet ici et maintenant avec le public. »

L'avis des commissaires

Elles racontent des histoires où elles mêlent tous les domaines de la connaissance. Leurs performances sont un peu absurdes. Il y a une dimension ironique et une part de désenchantement.

[Page précédente](#)[Page suivante](#)



know everything

ARTFORUM

Belleville Rendezvous

PARIS 09.11.09



Left: Artist Boris Mikhailov and dealer Suzanne Tarasova. Right: Artist Jessica Warboys and dealer Denis Gaudin. (All photos: Ulfar Dattar)

TAKING LINE 2 of the Paris metro east to Belleville Wednesday afternoon, I started my tour of the galleries in the popular northeast and twentieth arrondissements with a visit to Suzanne Tarasova's Loft 19. Tarasova chose to open her second space in Belleville "because the area is so international." A living space, as she describes it, Loft 19 consists of a gallery, a library, two artists' residences, and Tarasova's own apartment. Ukrainian artist Boris Mikhailov was fringing on one of the sofas, discussing his series "Yesterday's Sandwich?" signed photographs of street scenes, nudes, and everyday objects. Mikhailov was excited to show the project in Paris, "the center of art and meditation," as he put it. "In the Ukraine we don't show naked people," he artist lamented.

En route to the up-and-coming gallery Gaude! de Stamps, I stopped by caddis.combes, where Benjamin Thom, who runs caddis's Section 7 Books, proudly showed off a few new titles, artist's Raymond-Dewar's magazine *Fokusa* and *Paragoly Press*'s newest publication, *The Interview*. At Gaude! de Stamps, Welsh artist Jessica Warboys presented her own zone, *Palms*, which she'd put together with French artist Clément Rivierinski. Director Denis Gaudin explained that he sees a great cosmopolitan crowd come through his space, but still "not a lot from Paris's boulevard Saint-Germain. The reputation of Belleville is a little sullied."



Left: caddis.combes's François Piron and Benjamin Thom. Right: Dealer Claude Cargnat and artist Gantar Ege Enarsson.

Walking toward Dupuis & Cargnat, into Cooma Galerie, I noted all the shops selling tables of dates, comics, and pasties out on the sidewalk. Gaudin had reminded me that we are currently in the middle of Ramadan in the already busy September month of Belleville would become even livelier as the evening progressed. New York-based artist Gantar Ege Enarsson was opening his first solo show at the gallery, which was the second commercial space to open in Belleville, after Jocelyn Wulf. Having moved from the Marais, Cargnat explained that she prefers the new area because "here the crowd is preselected—you don't have the tourists knocking on your door."

A few blocks south, at the gallery, Wulf (opening an elegant show by Guillaume Laffont) said that "the range of generations is one of the most remarkable aspects of the openings in Belleville tonight. There are young people as well as extremely skilled collectors." After pausing for a quick chat with one of said patrons, Wulf explained that "for a while French people overestimated their position, then they started underestimating their production. Now there's a maturity, a balance between the Rapunzel syndrome and the overmaturity."



Left: Call to the Indies Theater and Jane Lind Grenowald. Right: Dealer Jason Huff and artist Guillaume Lethin

Although it doesn't officially open until October, Isabelle Affonso and Clivie Rousseau's new gallery, Mercerie Arts (just around the corner from Jocelyn Huff), hosted a performance that evening by artists Louise Hervé and Christ Mallet. Beginning at Square Montmartre, Hervé and Mallet led their audience into the empty gallery, a former Indian restaurant, and proceeded to link architectural aspects of the space with scenes from horror films. With brilliant deadpan delivery, Hervé and Mallet, dressed in black suit-suits, gave a lecture-performance, complete with comparative transparencies on an overhead projector, linking the gallery's street-level exhibition space and basement with images from *Evil Dead* and *Drag Me to Hell*.

Inaugurating Balice Hartling's beautiful new space, Chloé Tuzson's sculptural installation and a performance by poet Anara Raknes also drew in the crowds. Tuzson had admired Raknes's work for a long time, and although Raknes had "never seen Oscar's work in person, just Googled it," she agreed to a collaboration. Reading texts written no more than two days before her performance, at one point Raknes had her French audience chanting, "I want the gold, Shimmer, shimmer." Later Raknes admitted that she "was just as embarrassed as they were, so no one was inspired."



Left: Dealers Genevieve Balice and Alexander Hartling. Right: Louise Hervé and Christ Mallet's performance at Mercerie Arts

Elkieson and Tuzson are old friends from their days in the Whitney Independent Study Program (Elkieson is also godfather to Tuzson's baby girl), so Balice Hartling and Rugalis & Cognard joined forces for a dinner at the Pasticier Pasticier inside Parc des Buttes Chaumont. Nested in the dramatically landscaped park, a prospect of Napoleon III, the galleries and their guests' food more than half a dozen banquet tables in the main dining room, where everyone enjoyed an Italian-meat served family-style. Red wine flowed, and the pianist, variously working a synthesizer and a baby grand, rolled out ballads by Lucio Battisti and Charles Aznavour.

Departed (banned) wrapped up a little after 1 AM, and visitors began making their way to Club Moore, a former lesbian club in the north arrondissement that's recently been taken over by notorious entrepreneur André Senécal (of La Strain, Paris Paris, and Hotel Amour fame). There, the new magazine *Paris, LA* and designers Yodanis hosted a lively afterparty for Tuzson and Elkieson. Phones buzzed with frantic texts from those wrapping up an evening of openings in upscale Saint-Germain, asking if there was any room on the guest list. On Wednesday night at least, Belleville was the city's crop-oh crowd.

—Lillian Swartz



Left: Artists Anara Raknes and Dealer Tuzson. Right: La Galerie Neve in St. Germaine: Marianne Lemaire and artist Daniel Richard

SHARE THE PERMALINK. SALABACK (@MESSAGE)